

Françoise Bujold. À toi qui n'es pas né au bord de l'eau

David Lonergan

Numéro 158, printemps 2020

Imaginaire de la Gaspésie et des Îles de la Madeleine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93211ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lonergan, D. (2020). Françoise Bujold. À toi qui n'es pas né au bord de l'eau. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (158), 10–13.

Françoise Bujold

À toi qui n'es pas né au bord de l'eau



Source : Musée acadien du Québec

Françoise Bujold



Par
DAVID LONERGAN*

La Gaspésie. Une péninsule au bout de la terre. Baignée par la mer, secouée par le vent. Françoise Bujold est née à Bonaventure le 6 mars 1933 et sa région natale ne la quittera jamais tout comme elle ne la quittera pas. Car la Gaspésie est le sujet de son œuvre poétique et théâtrale, ainsi que l'inspiration fondamentale de ses œuvres picturales¹.

Cinquième et avant-dernière enfant d'Élise Grenier et Oscar Bujold, un prospère homme d'affaires, elle affirme tôt son talent pour la peinture et son penchant pour l'écriture. Dotée d'une santé fragile sans que l'on puisse en déterminer exactement la cause, elle passe une enfance sans histoire avant de se retrouver au pensionnat des Sœurs de la congrégation de Notre-Dame à Montréal en septembre 1949.

Si ses premières toiles expriment son amour de la mer tout en demeurant timidement réalistes, l'écriture s'impose comme un exutoire : « J'ai commencé à écrire à 16 ans parce que la vie m'était insupportable² ». Elle quitte le couvent en 1952 et à partir de septembre (et jusqu'à la fin de sa vie), elle vit tantôt à Montréal, tantôt en Gaspésie, sans véritable travail. En 1953, elle publie ses premiers poèmes-affiches, « La prophétie du tournoi » et « Les bohémiens ».

Elle découvre la gravure grâce à son ami d'enfance Réal Arsenault (né en 1931), qui étudie à l'École des arts graphiques (qui devient Institut en 1956), et elle décide de s'y inscrire en 1952. Elle est refusée à deux reprises. Comme aucune jeune fille ne fréquente cette école, on peut penser que la direction préfère le statu quo... Finalement, en 1954, elle et sœur Marie-Anastasie sont acceptées. Elle terminera son cours en mai 1960.

Son premier recueil, *Au catalogue de solitudes* (1956), est édité par Roland Giguère, qui a fait l'École, aux éditions Erta qu'il avait fondées en 1949. Illustré de trois gravures, ce livre présente les thèmes qui nourriront l'œuvre de Françoise Bujold : la solitude, la difficulté d'aimer, la mer, la maladie, thèmes qui expriment sa douleur d'être dans une « langue robuste et souple et une imagerie primitive fortement personnelle³ ».

Elle prépare un deuxième recueil, mais Roland Giguère est retourné en France et par conséquent les éditions Erta sont inactives. Elle décide de fonder les éditions Goglin (un personnage de la mythologie gaspésienne) et d'imprimer les livres chez Pierre Guillaume, qui a acheté le matériel de Giguère. Le livre sort en octobre 1958, illustré de quatre gravures. Roger Duhamel note dans *La Patrie* du 11 janvier 1959 qu'« il court dans ce petit recueil un air de santé qui est bien réconfortant en un temps où des jeunes très doués se vautrent dans la désespérance ». Françoise Bujold y reprend les thèmes d'*Au catalogue de solitudes*, tout en plaçant la mer au centre de son univers, et y ajoute une touche d'humour noir dans « Poème méchant ». Ce livre annonce ce qu'elle écrira dans ses textes radiophoniques, où s'affirmera son originalité.

Elle passe l'été 1959 à Percé (elle y passera de nombreux étés), enseignant la gravure aux enfants à l'École du Centre d'art qu'ont fondé en 1954 la sculpteuse Suzanne Guité et son mari Alberto Tommi. Elle oriente son atelier vers un projet de livre d'artiste, demandant aux enfants de graver chacun un élément d'un conte-prétexte, *L'île endormie*, qu'elle a écrit pour la circonstance.

L'aventure des éditions Goglin, à laquelle se joint son amant Guy Robert, sera de courte durée et se terminera avec la séparation du couple en janvier 1960. Néanmoins, la maison aura publié quatre ouvrages : deux recueils de poésie, *L'eau, la montagne et le loup* de Guy Arsenault, un jeune poète de Bonaventure, et *Broussailles givrées* de Guy Robert, ainsi que deux livres d'artiste, *Sept eaux-fortes* et *L'île endormie*. Il s'agit des premières grandes éditions originales faites entièrement au Québec. *Sept eaux-fortes* consacre la vitalité et la richesse artistiques des jeunes graveurs formés directement ou indirectement par Albert Dumouchel.

Françoise Bujold publiera trois autres livres d'artiste aux éditions Sentinelle, qu'elle crée pour l'occasion : *La Lune au*

OTAGE

Sais-tu que tu paies par une descente dans
[l'eau noire

Le cœur d'une étoile !

Au catalogue de solitudes se vendent très cher

[les dons gratuits

Il y a le grand compartiment de la vie

Qui travaille

Les affaires de l'avant-midi

Il y a la perle de la mer qui projette l'amour aux

[yeux de fille

Beauté qui fait la guerre

Et ces découvertes entre nous

Pour assister en paix aux funérailles des fleurs

[fanées

Elle est venue à la rencontre des grimaces

[de la vie

Et pour ne pas mourir

Elle a provoqué des unions prématurées

C'est la musique que fait la mer qui est si belle

Ce sont les coquillages de la grève qui sont

[si blonds

Et les rochers des vagues rageuses qui sont

[si profonds

Mais tu as payé si cher l'aventure

Qu'il n'y a pas d'amour heureux

Au catalogue de solitudes, n. p.



village (1960) avec les enfants du Centre d'art, *Une fleur debout dans un canot* et *Nagoseteoale-sit, la naissance du soleil* (1966) avec les enfants micmacs de Gesgapegiag.

On ne connaît pas l'élément déclencheur qui a conduit Françoise Bujold à l'écriture radiophonique. On ne connaît même pas tous les textes qu'elle a écrits pour la radio : la plupart de ses manuscrits ont disparu tandis que Radio-Canada a détruit une bonne partie de

ses archives sonores⁴.

On sait toutefois qu'elle participe à trois émissions pour lesquelles elle écrit des « fantaisies », courts textes qui laissent la part belle à son imaginaire. À peu près rien n'a été préservé de sa collaboration à *Par un beau dimanche* (1958-1959), il ne reste qu'un texte, *Du côté de l'ombre* (été 1960). Par contre, les textes qu'elle a écrits pour *La Puce à l'oreille* (de mars à septembre 1959) sous le titre de *Lettres à toi qui n'es pas né au bord de l'eau*, qu'elle signe sous le

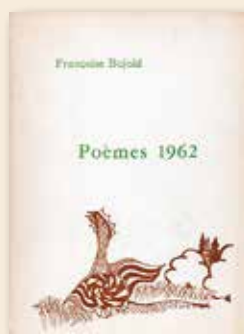
pseudonyme de La Marmarelle, ont été publiés par les éditions d'Orphée (1987). De plus, des huit radiothéâtres diffusés entre avril 1959 et avril 1961, deux ont été publiés dans *La Piouke, fille unique* (1982) ; l'ensemble de ses textes dramatiques est ensuite paru dans *À toi qui n'es pas né au bord de l'eau* (2010).

Françoise Bujold cherche à transcrire la qualité sonore de la langue des siens en lui donnant une dimension lyrique. Elle valorise la langue de sa région natale sans la calquer mais en préservant l'essence de son chant mélodique. Elle est attentive aux mots qui traduisent les métiers, les coutumes, les gestes, les éléments, les expressions, les particularismes morphologiques et syntaxiques. Elle explore une langue qui lie les facettes de son être : l'intériorité de la démarche spirituelle, philosophique, affective et l'extériorité de la démarche de communication, de partage, de résonance, de ressemblance. Chaque projet d'émission pose des questions particulières au regard de la langue et du contenu, et la préoccupation linguistique semble beaucoup rattachée à la série dans laquelle la dramatique s'inscrit et à son réalisateur. Ces textes relèvent plus de la poésie que de tout autre genre : l'expression est essentiellement sensitive, et tant les personnages que l'intrigue et les dialogues s'incarnent dans un récitatif qui doit à plusieurs traditions, mais qui est d'abord et avant tout poème.

Les *Lettres à toi qui n'es pas né au bord de l'eau* sont des « lettres » qu'une femme adresse à un ami de la ville qui pourrait être son amant. Ces textes sont en bonne partie autobiographiques et fortement marqués par la région de Bonaventure. La convention narrative est ténue et le scénario quasi inexistant. Comme dans une véritable correspondance, la narratrice raconte son séjour dans son village d'origine, qui dure tout l'été. Tout y passe : ses hauts et ses bas, ses rencontres, ses inquiétudes, ses expériences, ses relations avec les autres. Chaque lettre met en relief un événement, une émotion, une réflexion, point de départ et point d'arrivée entre lesquels l'auteure peut dériver sur un mode surréaliste. De plus, elle met l'accent sur la richesse lexicale gaspésienne.

Six des huit radiothéâtres présentent, eux aussi, différents aspects de la vie en Gaspésie.

Le cœur de l'homme est une péninsule et *Mon pas qui rôde* évoquent la Gaspésie sur un mode dramatique-poétique. La qualité de ces deux textes tient dans l'atmosphère qui se dégage de cette écriture poétique très particulière. Les personnages sont réalistes, mais leurs discours tendent plus



à décrire, ou mieux à faire ressentir, la relation entre la mer, la Péninsule et les humains qu'à nourrir une intrigue.

Mouille, mouille Paradis et *Saison, je te nommerai la Barbelée* sont des évocations de la Péninsule. Par touches romantiques, symbolistes et surréalistes, elle peint des aspects de son pays et de ses habitants. Elle y fouille plus particulièrement les liens entre comptines enfantines et langue régionale.

Ils sont venus chercher notre fleur met en scène des personnages qui vivent une situation un peu étrange mais vraisemblable. Chaque scène aura permis de présenter quelques coutumes populaires gaspésiennes. Les actions vécues et les actions relatées sur un mode narratif alternent, ce qui donne au texte un caractère poétique et une irréalité dramatique, même si la langue utilisée est familière et proche des personnages.

25 d'avri, avons parti est l'unique texte totalement réaliste et porteur d'une véritable intrigue. L'histoire se déroule de la préparation de la saison de pêche à la fin d'avril à la fête des pêcheurs, fin juin. L'auteure tente de rendre le lexique, la syntaxe et la phonologie du français de la Gaspésie.

Deux des radiothéâtres diffèrent dans leur forme des autres textes plus explicitement gaspésiens. *Ville ô! mon cœur!* raconte la mésadaptation à la ville d'une jeune fille à laquelle compatissent un marin et une bohémienne, et que commentent, un peu à la façon d'un chœur grec, la foule et le prophète. Le triptyque *La belle qui fait la morte* est plus un récitatif qu'un texte théâtral. Un narrateur raconte la quête de Vallée à la recherche d'un pays qui serait le sien. La quête est symbolique, le pays intérieur. Durant

cette errance, Vallée rencontre des personnages porteurs de leurs mondes et des valeurs de ces mondes. Une chouette lui raconte l'histoire de Belle, un coq celle de Glèbe, mises en abyme de son monde. Le fait que le narrateur dise la moitié du texte accentue l'impression d'entendre un récit plutôt qu'un radiothéâtre. Demeure ce long murmure de mots qui flottent sur les ondes, flot continu, récit plutôt qu'interprété, à la limite du chant grégorien.

Françoise Bujold n'écrit pas comme on parle. Elle écrit comme on rêverait de parler. Pour donner un effet de langue parlée, elle utilise différentes formes linguistiques : omission du « ne » dans la négation, tournures interrogatives multiples, parataxe, futur périphrastique, reprise du nom par un clitique sujet, particularismes morphologiques ou syntaxiques... Elle intègre également dans ses textes des


expressions typiques et des mots régionaux. Elle insuffle le mouvement de la parole dans la rythmique de sa phrase, employant différents niveaux de langue, langue familière et langue un peu plus « populaire traditionnelle », langue parlée et langue poétique.

La démesure du pays s'exprime par de grands chants. Comme la mer qui déferle et qui se retire, qui anime cette immensité plate, comme ce pays aux profondeurs insondables, comme cette nature riche en sons, en odeurs, en goûts, en textures et en couleurs, les textes bougent et débordent de tout ce qu'ils contiennent.

L'écriture libère des flots de mots qui se jettent sur les pages, et les phrases se bousculent, chacune poussant l'autre plus avant. La ponctuation est ouverte et la virgule permet une courte respiration qui relance aussitôt la phrase tout comme les mots s'appellent d'une sonorité à l'autre. L'écriture devient picturale. On voit le pays et ses gens, on goûte la mer et ses fruits, on ressent aussi l'oppression qui écrase, car ce pays n'est pas que le paradis, il est aussi l'enfer. Comme dans ses œuvres picturales, Françoise Bujold travaille par touches, par taches de couleurs, par traits.

Le cycle des textes radiophoniques se termine en 1961. Un autre cycle débute. Dominé par les arts visuels, il est tout aussi intense et dure quatre ans.

En 1964, Françoise Bujold subit ce qui s'avère sa première crise de psychose maniaco-dépressive. À partir de ce moment, sa vie dépendra de son état de santé, qui entraînera plusieurs hospitalisations, certaines de longue durée. Elle amorcera de nombreux projets littéraires ou picturaux, mais ne réussira à en mener à terme que peu. Le cancer l'emportera le 16 janvier 1981.

Peut-être faut-il voir dans *Lettres à toi qui n'es pas né au bord de l'eau* et dans *La belle qui fait la morte*, ses deux chefs-d'œuvre, cette dualité qui l'habitait. Si La Marmarelle vit au paradis, Vallée se débat en enfer. Comme Françoise Bujold aux prises avec cette maladie mentale qui l'a conduite de l'autre côté du miroir. 

1. Cet article reprend des éléments de l'introduction de ma thèse de maîtrise, *Françoise Bujold, œuvres radiophoniques* (p. 7-77, Université de Moncton, 1995), reprise en partie dans *À toi qui n'es pas né au bord de l'eau* (p. 17-39), publié aux éditions Trois-Pistoles.
2. Entrevue réalisée par Gaëtan Dostie, 1978.
3. Fernande Saint-Martin, « Exploration de la solitude humaine », *La Presse*, 30 mars 1957.
4. Lire à ce propos les travaux de Renée Legris dans *L'Annuaire théâtral*, n° 9, printemps 1991, et *Répertoire des œuvres de la littérature radiophonique québécoise 1930-1970* de Pierre Pagé avec la collaboration de Renée Legris et Louise Blouin (Fides, 1975).

Françoise Bujold a publié :

Livres : *Au catalogue de solitudes*, poèmes illustrés par l'auteure, Erta, 1956 ; *La fille unique*, poèmes illustrés par l'auteure, Goglin, 1958 ; *Piouke, fille unique*, poèmes, radiothéâtres, essais, correspondance, Parti-Pris, 1982 ; *Poèmes 1962*, poèmes, D'Orphée 1984 ; *La Marmarelle*, fantaisies, D'Orphée, 1987 ; *À toi qui n'es pas né au bord de l'eau*, textes présentés et établis par David Lonergan, Trois-Pistoles, 2010.

Livres d'artistes : « La prophétie du tournoi », poème-affiche, sans doute 1953 ; « Les bohémiens » [sans doute avec Gilles Constantineau], poème-affiche, 1953 ; *L'île endormie*, conte illustré par les enfants du Centre d'art de Percé, Goglin, 1959 ; *La Lune au village*, conte illustré par les enfants du Centre d'art de Percé, Sentinelle, 1960 ; *Une fleur debout dans un canot*, poème illustré par les enfants micmacs de la réserve indienne de Maria, Sentinelle, 1962 ; *Nagoseteoalesit, la naissance du soleil*, fragments de la mythologie des anciens Micmacs illustrés par les enfants micmacs de la réserve indienne de Maria, Sentinelle, 1966 ; *Ah ! ouiche-t'en-plain*, poème illustré par Kittie Bruneau, La Guilde graphique, 1974.

* David Lonergan a publié de nombreux articles sur la production culturelle acadienne, en particulier dans *L'Acadie Nouvelle*, et a enseigné le journalisme et le théâtre à l'Université de Moncton. Il a publié plusieurs ouvrages dont *Blanche* (1989 ; biographie romancée de la poète gaspésienne Blanche Lamontagne), *Paroles d'Acadie. Anthologie de la littérature acadienne* (2010), *Françoise Bujold. À toi qui n'es pas né au bord de l'eau* (2010), *Acadie 72. Naissance de la modernité acadienne* (2013), *Théâtre l'Escaouette, 1977-2012* (2015) et *Regard sur la littérature acadienne 1972-2012* (2018). Il vit aujourd'hui en Gaspésie.

Extraits de l'œuvre de Françoise Bujold et compléments bibliographiques dans nuitblanche.com.

À paraître dans le numéro 159, en kiosque et en librairie fin juin 2020

Colette Andris (19...-1936)

Par Patrick Bergeron

Native de Lorraine, Colette Andris (pseudonyme de Pauline Toutey) fut romancière, artiste du music-hall et actrice. Égérie oubliée des Années folles, elle aura connu une brève existence. Elle meurt en 1936, à la fleur de l'âge, après avoir publié trois romans remarquables : *La femme qui boit* (Gallimard, 1929), *Une danseuse nue* (Flammarion, 1933) et *L'ange roux* (Louis Querelle, 1935).